REVUE SPIRITUALISTE

JOURNAL MENSUEL

PRINCIPALEMENT CONSACRÉ

A L'ÉTUDE DES FACULTÉS DE L'AME

A LA

DÉMONSTRATION DE SON IMMORTALITÉ

et à la remise en lumière des vérités de la religion universelle

(Philosophie et exégèse religieuses, manifestation des Esprits, magnétisme, théurgie, sciences occultes, prophéties, théosophie, cosmogonie, ontologie, pneumatologie, psychologie, philosophie de l'histoire, etc., etc.)

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SPIRITUALISTES

Et publié par

Z. J. PIÉRART

EX-RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL DU MAGNÉTISME

Membre de diverses Sociétés savantes

Tome VI. — 11e Livraison

PARIS

BUREAUX : RUE DES BONS-ENFANTS, 29

1863

La Revue spiritualiste forme chaque année un volume, avec table raisonnée, renfermant douze livraisons.

Chaque livraison renferme le plus souvent un article de fonds, polémique, controverse ou déclaration de principes, sur une question pendante ou actualité spiritualiste quelconque.

Ensuite viennent des études et théories, des analyses particulières d'ouvrages sur les matières que le Journal embrasse, études, théories et analyses dans lesquelles sont exposés les doctrines et les faits acquis ou niés qui se rattachent au spiritualisme ou aux sciences occultes.

En troisième lieu figurent les faits, expériences et variétés spiritualistes, avec les commentaires et explications qui sont jugés nécessaires. Parmi les faits communiqués on accueille de préférence tous ceux qui portent une garantie de leur authenticité, telles que la signature de celui qui les met au jour, et l'indication des circonstances de temps et de lieu suffisantes pour qu'on puisse recourir aux sources et constater la vérité du fait.

Çà et là, le Journal donne la biographie de quelque individualité spiritualiste célèbre, contemporaine ou prise dans l'histoire.

Parmi les manifestations médianimiques et les phénomènes psychiques que se propose d'examiner la *Revue spiritualiste*, figurent ceux des tables tournantes et parlantes, les communications directes ou indirectes des Esprits, les apparitions, les miracles, les visions, les possessions, le somnambulisme, l'extase, la prévision, la prophétie, le pressentiment, la seconde vue, la vue à distance, la divination, la pénétration, la soustraction de pensée, les différents procédés de la magie, et en général tout ce qui est du domaine des sciences dites *occultes*.

Tout abonné a le droit d'assister quatre fois aux conférences et à des expériences qu'offre chez lui le directeur de la Revue.

Le prix de l'abonnement est de **10 fr.** pour Paris; de **12 fr.** pour la province et l'étranger, et de **14 fr.** pour les pays d'outre-mer — On peut s'abonner pour six mois en payant moitié du montant de l'abonnement. *On s'abonne à Paris, au bureau du* Journal, rue du Bouloi, 21. — Le prix des trois précédentes années est le même. — Les volumes de l'année 1858 se payent 20 fr.

— *Dans les départements, en envoyant un mandat obtenu par l'entremise des facteurs ruraux ou les directeurs de poste. — Les librairies, les bureaux de messageries, les maisons de banque à l'étranger, se chargent de l'envoi du montant des abonnements. — Les correspondants du Journal à l'étranger où on peut s'abonner sont: pour la* Hollande, *M. Revius, major de l'armée néerlandaise, à la Haye; pour la* Suisse, *M. Kasperowski, rue du Tiraillet, à Genève; pour les* États Sardes, *M. le Dr Gatti, à Gênes; pour l'*Espagne, *MM. Bailly-Baillière,* 11, *calle del Principe, à Madrid; pour l'*Angleterre, *M. Baillière, libraire,* 219, *Regent street, à Londres; pour les* États-Unis d'Amérique, *MM. Coppens et Hebert, libraires, rue de Chartres,* 56, *à New-Orléans; pour le* Bas-Canada, *M. Desjardins, rue Saint-Vincent,* 13, *à Montréal.*

Il est fait aux libraires une remise de 10 p. 100 sur le montant de l'abonnement. — Tous les abonnements partent de la 1re ou de la 7e livraison inclusivement. — Aux personnes qui s'abonnent dans le cours de l'année on envoie les livraisons arriérées à partir de la livraison qu'ils choisissent pour point de départ de l'abonnement, et selon qu'ils s'abonnent pour un an ou six mois.

Prix du numéro par la poste.	1 fr. 50
Au bureau du Journal et chez les libraires.	1 fr. 25

On peut payer en timbres-poste. — Les lettres non affranchies sont refusées.

REVUE SPIRITUALISTE

ANNÉE 1863. — 11e LIVRAISON.

LES SPIRITUALISTES ET LE SPIRITUALISME EN ANGLETERRE.

(Suite).

Comme M. Wilkinson, M. Howitt habite dans la banlieue nord de Londres. Au delà des frais ombrages, des verts gazons et des promenades délicieuses de Regent's Park, s'élèvent de nouveaux quartiers couverts de petites maisons charmantes, où beaucoup d'habitants de la grande ville se plaisent à habiter, et dont les marchands de la cité ont fait leur *home*, leur demeure de prédilection. Plus loin se trouvent les coteaux pittoresques de Hamstead et de Highate, entremêlés de champs, de bois, de vergers ou de prairies clôturées, qui m'ont rappelé mon pays natal, l'ancien Hainaut français. J'y ai retrouvé, en effet, ces pâturages enclos de haies vives où paissent nuit et jour des troupeaux de vaches et que parsèment çà et là de vieux chênes, rejetons de ces rouvres qui servaient naguère aux druides dans les cérémonies de leur culte.

C'est là que sont allés se fixer les deux spiritualistes anglais. Leurs demeures jouissent du calme et de l'isolement dont ont besoin les hommes de la pensée. C'est au sein de la solitude et des beautés de la simple nature que les plus fécondes, les belles inspirations surgissent. Les Esprits d'un ordre pur habitent aussi de préférence en ces lieux paisibles, séjour du recueillement. Les Romains, qui avaient consacré une partie de leur culte aux Esprits de l'âtre, aux pénates, se plaisaient, comme les spiritualistes anglais, dans des foyers paisibles. On peut même dire que c'est là aussi en général un des avantages des habitants de Londres. Si cette grande ville est moins monumentale, moins riante, moins imposante d'aspect que Paris, on doit convenir qu'elle est beaucoup moins bruyante. Partout de larges rues macadamisées qui amortissent le bruit des voitures ; partout des squares charmants, des parcs immenses. où les Anglais, amis des animaux, se plaisent à se promener sentimentalement au milieu des ébats de nombreux troupeaux de moutons, de nuées de canards et de cygnes. Presque toutes les maisons de Londres sont l'habitation exclusive d'une seule famille. Là, point de ces promiscuités de résidence, de ces contacts continuels avec des familles étrangères dans des couloirs ou des cours communes ; par conséquent, le silence au dedans des maisons comme au dehors, le recueillement, le calme à toute heure. Aussi les Esprits de la famille et du foyer doivent-ils régner sans partage dans les habitations anglaises, et quand les enfants de l'antique Bretagne, retournant aux croyances de leurs pères, finiront par ne plus nier l'existence de ces Esprits et par les évoquer religieusement, ils en recevront des inspirations, des lumières, qui, moins que partout ailleurs peut-être, seront troublées par la présence d'essences spirituelles étrangères ou impures.

Les Anglais ont porté dans le choix de leurs cimetières le goût délicat qu'ils ont pour le recueillement et pour l'éloignement de tout voisinage bruyant. Les plus importantes nécropoles

de Londres sont en des lieux paisibles, parfaitement isolées, toujours au milieu d'espaces suffisants pour que les demeures des morts ne soient point confondues. Je me suis rendu dans un de ces cimetières : celui de *Kensal-Green*. Pour un spiritualiste il y a toujours des émotions, des enseignements à recueillir dans ces pieux pèlerinages à la dernière demeure des pauvres mortels. C'est là que souvent je me suis senti le mieux inspiré, le plus touché par les pensées de l'ordre spirituel. Comme le dit Delille :

> J'aspire à méditer assis sur les tombeaux,
> Non pas pour y chercher, dans ma mélancolie,
> Le secret de la mort, mais celui de la vie.

Je n'ai pas eu à regretter ma démarche au cimetière de Kensal-Green. Comme dans un autre cimetière anglais que j'avais vu à la campagne, j'y ai retrouvé des monuments funèbres du meilleur goût. Beaucoup, chose touchante, portent des colombes sculptées sur le centre des croix en pierre qui les surmontent. La colombe, qui comme on sait est le symbole du Saint-Esprit, est là comme une image de l'âme qui a animé le corps dont les dépouilles reposent au-dessous. Elle étend ses ailes, semblant montrer par là que l'âme qu'elle symbolise fait effort pour prendre son essor vers les régions éthérées. Beaucoup de tombeaux aussi sont surmontés d'une pyramide qui se termine par une main à demi entr'ouverte. Le doigt index est déployé vers le ciel et semble montrer au passant que c'est là la patrie commune où le trépassé est allé et où l'on pourra l'aller rejoindre un jour.

Beaucoup des bas-reliefs qui ornent les monuments funèbres du cimetière sont inspirés par des sentiments d'un spiritualisme aussi exquis. Nous ne pouvons nous empêcher de signaler l'un d'eux. Il se trouve dans le vestibule de la petite église qui s'élève au milieu du champ mortuaire. Il représente le cadavre du trépassé, couché sur sa tombe, enveloppé de son linceul. Son Esprit s'en détache sous les traits d'un beau jeune homme

qui semble prendre son vol, soutenu qu'il est par la main d'un ange.

Quelques inscriptions tumulaires sont aussi remarquables. Sur l'un des beaux monuments qui ornent le cimetière et qu'une digne et douce femme a érigé à son mari bien-aimé, se trouvent ces mots : *The immortal loves*, « l'immortel aime ». Son épouse, inconsolable de la perte cruelle qu'elle avait faite, avait puisé dans les pratiques spiritualistes la force qui lui manquait. Elle était devenue médium afin de communiquer encore avec son mari et de rétablir un tendre commerce que l'impitoyable mort avait rompu. Ses vœux n'avaient pas tardé à être exaucés. Le mari était venu, et l'une des premières communications par lesquelles il s'était fait reconnaître avait été cette réponse : *L'immortel aime*, faite au cœur anxieux de sa femme, curieuse et avide de savoir si elle était encore aimée.

Sur un autre tombeau dont nous appréciâmes beaucoup la noble simplicité, nous lûmes ces mots : *The angel of death is the angel of eternal life :* « l'ange de la mort est l'ange de l'éternelle vie ». Il nous fut affirmé que cette inscription était celle qu'une dame spiritualiste avait fait mettre sur le tombeau de son mari, évoqué en présence de M. Home. Celui-ci était tombé en transe, avait vu le mari, et son Esprit avait écrit cette remarquable sentence par la main du médium, avec recommandation de la mettre sur son tombeau. Son épouse, qui a conservé de l'ancien compagnon de sa vie le plus religieux souvenir, s'était fait une loi d'exécuter cette volonté d'outre-tombe.

Mais tous les mausolées des cimetières de Kensal-Green n'ont pas ce caractère de spiritualisme et de simplicité. Nous y avons vu des tombeaux érigés à la mémoire d'écuyers de Franconi, d'industriels parvenus ; tombeaux dont le travail et le luxe visaient à beaucoup de prétention. Pour quelques-uns la prétention tumulaire était d'autant plus grande que le personnage était plus médiocre. De ce nombre est la tombe d'un perruquier nommé Soyez, que son état avait enrichi, et qui en mourant

demanda un mausolée pour lequel les artistes firent un effort de leur art. Cette ostentation dans la mort d'un homme que rien n'avait recommandé ici bas à l'attention des hommes, si ce n'est les heureux succès d'une industrie très-modeste en elle-même, inspira un jour à un Anglais plein d'*humour* d'écrire à la suite du nom de l'ancien perruquier le mot tranquille. Alors on lut : *Soyez tranquille*, ce qui voulait dire au trépassé : ne viens pas, ô trop intéressant perruquier, par l'orgueil d'une tombe princière, attirer inutilement l'attention sur ton insignifiante personne.

Mais tous les perruquiers de Londres n'ont ni cette richesse ni cette ostentation. Nous connaissons, dans King-Street, une digne femme qui exerce cette profession, et qui, au lieu des biens temporels, a cherché les biens spirituels. Dieu l'a récompensée et en a fait un des meilleurs médiums que je connaisse. Je veux parler de Mme Marshall, bien connue à Londres par ses remarquables facultés médianimiques, et qui a déjà rendu, par l'usage de ces facultés, de grands services à notre cause.

Mme Marshall est une femme d'environ cinquante à soixante ans, de manières simples et d'une physionomie qui inspire la confiance et la sympathie. Elle est passablement obèse, et c'est là peut-être une circonstance avantageuse, car on ne peut ainsi attribuer à de la dextérité, à une certaine agilité de corps et d'organes, les manifestations physiques d'Esprits qui se passent en sa présence. Ceux de nos lecteurs de Paris qui voudraient se faire une idée de sa personne n'ont qu'à se rappeler Mme Thalbert, cette somnambule qui fut pendant longtemps en réputation, et qui le serait encore si elle n'avait préféré le repos à la vie si remplie qu'elle eut autrefois. Il est peut-être bon pour des médiums d'être ainsi constitués : on ne peut de cette manière attribuer aux évolutions habiles de la prestidigitation les manifestations qu'elles ont le don de provoquer.

En Angleterre, pays où l'on fait grandement acception de personnes et de conditions, beaucoup d'incrédules se refusent

à admettre les faits médianimiques remarquables qu'obtient Mme Marshall, attendu qu'elle n'est qu'une simple coiffeuse. Qu'est-ce que cela fait ? Est-ce que ce n'a pas été, au dire de la Mischna, le métier de la vierge Marie ? Est-ce que Jésus n'a pas été un humble charpentier ? saint Pierre, un pêcheur ? saint Paul, un fabricant de tentes ? Cela a-t-il enlevé rien que ce soit à la valeur de leurs miracles ? D'autres font au médium anglais le reproche de recevoir de l'argent, et refusent à cause de cela de croire à la bonne foi de ses facultés, et ceux-là sont souvent des prêtres, des magistrats superbes, déjà riches par eux-mêmes, et qui, nonobstant, sont loin de dire des prières ou de rendre la justice pour rien. Au contraire, ils reçoivent pour l'exercice de leur sacerdoce des sommes notables, dont quelques-unes auraient aidé à vivre tous les artisans et pêcheurs de la Galilée réunis. Que ces messieurs, en fait de véritable apostolat désintéressé, commencent d'abord par montrer l'exemple, et alors on verra si l'on doit accorder du poids à leurs objections. Mais, puisque nous sommes amené sur ce chapitre, voici des considérations d'un autre genre. Les médiums riches exerçant leurs facultés pour eux seuls ou leurs intimes et ne se mettant pas à la disposition du public, on est heureux de rencontrer pour la démonstration et l'expansion d'une grande vérité des médiums prêts à toute réquisition, dût-on être tenu de rémunérer leur peine, leurs efforts, leurs soins et leur temps passé. Faut-il donc, en ce siècle d'insolidarité et d'égoïsme, où l'argent préside à tout, que ceux qui se trouvent dans la position de Mme Marshall se résolvent à mourir de faim en exerçant sans repos ni trêve le plus difficile, le plus fatigant des apostolats ? Si Jésus et les Apôtres n'ont pas tiré avantage de leur enseignement et des faits spirituels salutaires qu'ils produisaient, c'est qu'ils appartenaient à la vaste association essénienne où tous les biens étaient en commun, et où saint Pierre frappait de mort ceux qui en retenaient la plus petite portion. Nos missionnaires ne vont-ils pas dans les pays lointains à l'aide des

ressources de la vaste *association pour la propagation de la foi?* Que les spiritualistes qui seraient tentés de faire aux médiums pauvres un crime pour l'argent qu'ils acceptent constituent donc des associations semblables ; qu'on les voie donc figurer parmi les membres cotisants de l'*Œuvre de la propagande spiritualiste* que nous avons fondée, ou bien qu'ils se taisent : cela sera beaucoup plus convenable de leur part. Quant aux riches ministres anglicans qui reçoivent des sommes scandaleuses pour l'exercice de leur ministère, et qu'on voit jeter feu et flamme contre les pauvres médiums parce qu'ils mettent l'exercice de leurs facultés au prix d'une légère rétribution, qu'ils commencent par ne plus toucher désormais que la portion congrue s'ils veulent qu'on les prenne au sérieux. Hors de là, il nous permettront d'accueillir leurs propos le sourire sur les lèvres.

Mme Marshall reçoit donc quelque argent pour démontrer le dogme de l'immortalité de l'âme aux incrédules ou aux cœurs affligés qui ont perdu un père, une mère, un frère, une sœur, un enfant, un ami, un époux, mission dont s'acquittent si peu bien dans leur catéchisme et leurs sermons ceux qui en sont chargés et qui sont si grassement payés pour cela. Elle reçoit l'obole qu'on veut bien glisser sur sa cheminée, et chacun des visiteurs, au moins, peut dire en s'en retournant que, mieux qu'à l'église, l'obole a porté son fruit.

Lorsque je m'y rendis, au mois de juillet dernier, j'étais accompagné de deux dames honorables, Mmes P... et R..., toutes deux ferventes spiritualistes, et quelque peu médiums. C'était à trois heures de l'après midi. Nous trouvâmes Mme Marshall et sa bru, jeune femme que le contact de sa belle-mère a rendue aussi médium, assises autour d'une grande lourde table ronde en compagnie de plusieurs personnes. Jusque-là les expériences s'étaient bornées à des coups, à quelques mots obtenus à l'aide de l'alphabet. Aussitôt après notre entrée, la table se mit à remuer, à bondir et à s'enlever en l'air. Les Esprits anglais qui se trouvaient là voulaient-ils saluer l'arrivée de spiritualistes

fervents, ou bien voulaient-ils, semblables à leurs compatriotes de Fontenoy, faire acte de courtoisie à l'égard d'un étranger, d'un Français, venu pour leur rendre témoignage? Je n'en sais rien; mais je ne puis faire autrement que de constater que ces ascensions de table, se produisant tout à coup à notre arrivée, eurent quelque chose qui m'émut et me rendit fort attentif aux manifestations ultérieures dont elles semblaient être le prélude.

Ces manifestations, en effet, remplirent mon attente; nous eûmes des communications concluantes par l'alphabet; on nous promit une écriture directe, et elle eut lieu.

Voici comment il y fut procédé, d'après un mode de précaution usité à Londres pour se mettre en garde contre toute jonglerie s'il y en avait. On prend un cadre en bois enchâssant une planche qui en occupe tout l'intervalle, comme le sont les ardoises portatives des écoliers de beaucoup de nos écoles mutuelles. Sur cette planche on applique un papier dont les bords sont serrés entre le bois de la planche et celui du cadre. On ne se contente pas de ce premier serrement; on y applique des coins sur les quatre côtés, de manière à ce qu'il soit impossible d'enlever facilement le papier et d'en substituer un autre en un tour de pied ou de main; on peut faire sur ce dernier tel signe, apposer telle signature que l'on veut, afin d'en mieux accuser encore l'identité. Alors l'appareil est disposé avec un crayon sous le fort pivot de la table qui ne touche pas au sol, mais qui s'appuie sur trois pieds qui s'en détachent comme des rayons. A la première expérience nous reprîmes nous-mêmes le cadre et nous retrouvâmes écrit sur le papier le mot latin *agape*, qui, dans la disposition où nous nous trouvions, signifiait bien *charité*, *amitié*, dans son sens littéral. Qui avait là gravé ce mot? A coup sûr c'était un Esprit, et, bien plus, un Esprit d'harmonie et de fraternité. Mais nous obtînmes plus. A la demande des Esprits, l'une des deux dames qui m'avait accompagné alla chercher une guitare qui se trouvait dans un coin du salon et la fixa contre ses genoux, le bout posé à terre et à quelque distance devant la table.

Peu après, des sons furent tirés de cette guitare. Puis, à la demande de l'Esprit, je chantai entre autres airs un cantique sur un rhythme lent et doux qui permettait de bien discerner l'accompagnement.

L'accompagnement fut parfait.

Qui avait pu pincer ainsi de la guitare? Ce ne pouvait être les médiums; ils étaient assis à deux mètres et demi plus loin à l'opposé de la grande table; ce ne pouvait être moi, qui étais dans le voisinage, ainsi qu'une des dames, qui était venue pour voir comme moi. D'ailleurs, aucune des mains n'avait quitté sa place, et des pieds, si adroits qu'ils pussent être, ne pourraient former un tel accompagnement. Mais qui était-ce donc? Nous répondrons: un Esprit, et cet Esprit se donna lui-même à connaître; c'était celui de la sœur de l'une des deux dames qui m'avait accompagné. Il y eut là deux convertis, entre autres un très-respectable habitant de Londres, M. Nicholson, qui fréquemment fut touché par dessous la table et en éprouva à chaque fois une grande émotion marquée par des soubresauts et des exclamations.

Quelques jours après, c'était le 27 juillet, je retournai chez le médium de King-Street. J'étais de nouveau accompagné de MMmes P... et R..., et de Mme R..., qui, comme cette dernière, est la femme d'un général anglais. M. Nicholson, le converti de la précédente séance, s'y trouvait accompagné d'un ami, M. Mac-Cleary, qu'il s'agissait de convertir à son tour. Comme la précédente fois, nous eûmes des ascensions de la lourde table, des coups médianimiques, et par ces coups les Esprits nous donnèrent encore de l'écriture directe. — Le cadre garni de papier fut déposé comme la première fois sous la table; quand une minute après on le retira, on trouva écrit dessus ces mots: *Tout est bien.* Le cadre fut de nouveau remis, et une seconde écriture directe fut recueillie. Il y avait: *Mettez votre foi en Dieu, Nicholson.* Ceci s'adressait à celui des assistants que j'ai fait connaître. Son ami Mac-Cleary, ébranlé par ces faits et sentant la

foi monter en lui, écrivit en cachette un nom sur une carte de visite, la posa sur la table le nom en dessous, et demanda à l'Esprit de lui reproduire ce nom. Il lui fut demandé d'écrire quatre ou cinq noms parmi lesquels se trouvait celui qu'il avait choisi, ce qu'il fit. Ces noms furent successivement appelés, et, lorsqu'on en vint à celui qui était sur la carte, trois forts coups solennels furent frappées comme signe indicateur convenu. La carte fut retournée et chacun put s'assurer que l'Esprit ne s'était pas trompé.

Cela fait, la table se mit à bondir et à s'enlever de nouveau, planant quelques secondes en l'air avant de retomber. Nous-mêmes nous nous sentions comme doucement secoués; les meubles craquaient, le plancher frémissait et semblait se balancer. On eût juré le roulis d'un navire, effet aussi étrange que je l'ai parfaitement constaté dans plusieurs séances successives. Mme P..., pleine de foi, demanda encore à sa sœur Rosa de pincer de la guitare, ce qui fut fait comme la fois précédente. L'Esprit accompagna également divers airs qu'on me pria de chanter. Les cantiques furent encore préférés par eux, et à la demande que nous fîmes ensuite d'obtenir sur la guitare un air d'un caractère céleste, il nous fut répondu : « Il faut avoir des instruments célestes pour jouer des airs des cieux. » Cela était bien dit, mais on aurait pu ajouter aussi qu'il fallait des oreilles célestes pour apprécier une telle musique.

Après quelque temps de repos, les Esprits ont proposé un autre genre de manifestations : ils ont demandé qu'on mît sous la table quatre bagues à côté d'un verre vide. Ce qui fut fait. L'un de nous, reprenant peu après le verre, y trouva les quatre bagues. Qui les y avait mises? J'étais très-attentif; personne ne s'était penché vers la table; aucun bras, aucune main, n'avait été étendu dessous; un pied ne pouvait aller prendre les bagues sous le pivot de la table où elles étaient et les jeter dans le verre; pourtant elles y étaient. Comment s'y étaient-elles

endues? C'est là un problème que nous laissons à résoudre à nessieurs les matérialistes.

Mais les Esprits ont fait plus : ils ont touché plusieurs des ssistants, au genou, au bas de la jambe, tirant la robe des danes, si bien qu'elles en étaient effrayées. Une petite sonnette ıyant été mise sous la table, ils l'ont agitée et fait retentir dans 'espace, puis l'ont déposée dans un autre verre qui avait été placé à côté. En ce moment, M. Nicholson, le fervent néophyte, portant la main sous la table, ils lui ont mis le verre dedans. Jn mouchoir avait été aussi jeté sous la table à la demande des Esprits. Lorsqu'on l'en retira, on le trouva noué par un bout de nanière à représenter une rose. On eût juré une belle rose blanche dans toute sa fraîcheur et son épanouissement. Je ne sache pas qu'une main humaine pût transformer ainsi un coin de mouchoir. Ce sont là des tours d'adresse propres au monde des Esprits.

Deux jours après avoir obtenu ces remarquables choses, je me suis rendu de nouveau chez les médiums de King-Street. Cette fois la réunion était moins nombreuse. Nous eûmes, comme d'habitude, pour première marque de sympathie des Esprits, de forts coups, des ascensions de table; puis vint une écriture directe obtenue dans les mêmes conditions que les précédentes. Cette écriture s'adressait à une des assistantes, Mme P... Elle émanait de son mari bien-aimé. Il lui disait : *Ma chère amie, je vous aime plus que jamais.* Une signature, certes bien inconnue des médiums, était au-dessous. Elle était en caractères persans. Mme P..., à qui l'écriture s'adressait, et qui avait fait, étant aux Indes avec son mari, une étude de cette langue, reconnut le nom de ce dernier. Ingénieuse et touchante idée de se faire connaître en rappelant une circonstance particulière de son passé conjugal. Mme P... fut on ne peut plus touchée de cette preuve non équivoque de la présence de son mari. Il n'y avait pas à douter là de sa manifestation. Un incrédule partisan de la doctrine du reflet de pensée, du dédoublement animique

du médium, n'aurait pu émettre raisonnablement là ses théories. La pauvre Mme Marshall et sa belle-fille certes sont bien étrangères à la connaissance de l'alphabet persan. Elles ne sont pas plus initiées à la langue française, et cependant, à une expérience postérieure, un Esprit évoqué par moi, et qui s'est dit être mon génie familier, me donna pour écriture directe ces mots : *Bravo*, *Monsieur Piérart.* Il faut croire que mon cher génie, dans ce moment, était content de moi, ce qui toutefois ne lui arrive pas toujours.

Après ces deux premières expériences, une bague ayant été jetée sous la table, les Esprits ont demandé, toujours par l'alphabet, de passer dans la bague un cordon rouge qu'ils prétendaient être dans le sac de Mme P...., ma voisine de gauche. Mme P.... prétendit n'avoir pas de cordon rouge dans son sac. L'Esprit insista. Perquisition fut faite et on ne trouva rien. L'Esprit insista encore. Seconde perquisition. Cette fois on chercha dans un petit compartiment qui était au fond du sac. et là, dans un coin, on trouva le cordon rouge. Décidément l'Esprit avait vu plus clair que la propriétaire même du cordon, et il en témoigna son triomphe par de joyeux coups fortement frappés. A la demande de l'Esprit, je portai mon chapeau, un large panama, sous la table ; il me fut aussitôt pris des mains avec une grande force. Lorsque je le repris, la bague se trouvait dedans avec le cordon rouge enroulé et noué de manière à former ce que les Anglais appellent un *true lover's knot* (un véritable nœud d'amoureux). Cela fait, nos acteurs invisibles demandèrent qu'on mît un crayon avec du papier dans le chapeau et de leur rendre celui-ci. Ils le reprirent comme la première fois de mes mains. Inspection faite un moment après, nous retrouvâmes ces mots sur le papier : *God bless your*, *monsieur*, c'est-à-dire : *Dieu vous bénisse*, *Monsieur ;* et à peine en avais-je fait la lecture, que cinq coups furent solennellement frappés, de telle sorte que le premier et le dernier étaient séparés des autres par un plus grand intervalle. C'était le signal par lequel mon génie accuse

toujours sa présence et son identité. J'en fus beaucoup ému. Après quelques minutes d'un pieux recueillement, les coups recommencèrent et il nous fut dit : *Adieu, c'est fini, car Paddy vous attend.* Or, Paddy était le cheval de Mme P.... qui nous avait conduits, et qui, dirigé par son ponctuel cocher, était venu nous reprendre, l'heure étant avancée. Nous constatâmes le fait en nous levant et en écartant les rideaux du salon pour regarder dans la rue. Les Esprits ne nous avaient pas trompés ; nous n'avions plus qu'à nous conformer à leur avis, c'est ce que nous fîmes. Ainsi se termina cette remarquable séance, dont je garderai toujours un profond souvenir.

Z.-J. Piérart.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

ŒUVRE DE LA PROPAGANDE SPIRITUALISTE.

—

AVERTISSEMENT A CE SUJET.

Les lecteurs de ce Journal savent en quoi consiste cette *Œuvre*, quel est son but, les hautes raisons de convenance et de nécessité qui en ont provoqué l'institution. Ils n'ont qu'à se rappeler ce qui en a été dit dans la *Revue spiritualiste*, aux pages 386, 387, 388, 389, 390 et 391, t. V, et aux pages 71 et 132, t. VI. Cette œuvre ne demande qu'une simple cotisation annuelle de 20 francs à chacun de ses membres. Ce qu'on vient de lire à propos de Mme Marshall, sur l'urgence où il y aurait de voir enfin les spiritualistes s'associer fraternellement pour le triomphe de leur cause, montre de nouveau les raisons légitimes d'une telle association. Aussi nous espérons que beaucoup de nos lecteurs, qui ont différé jusqu'ici de se faire inscrire, le feront sans retard. Dans notre prochaine livraison, nous ferons connaître les noms des membres déjà inscrits, en leur adressant les justes paroles de remercîment que nous leur devons au nom de notre cause commune, cause qui jusqu'à présent ne nous a occasionné que sacrifices et dévouement ; nous ne cherchons d'ailleurs rien autre dans notre apostolat. Mais le sacrifice et le dévouement impliquent la possibilité de continuer à les déployer, et c'est cette possibilité que nous demandons aux âmes fraternelles et convaincues qui nous lisent.

LE MERVEILLEUX EN ORIENT ET EN EUROPE.

(6e article.)

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD (Suite) (1).

Ces pendaisons, ces crucifixions, ces actes qui paraissaient de la démence, n'étaient pas toujours, il faut le dire, le résultat de résolutions soudaines ou d'actes inconscients commandés par un délire particulier aux convulsionnaires. Ils résultaient le plus souvent des prescriptions contenues dans le plan général de l'œuvre. On lit en tête de ce plan, savamment élaboré par un des principaux secouristes, que l'œuvre des convulsions a trois objets : 1° les convulsions purement corporelles ; 2° les représentations soit de la vie, soit de la mort, de la gloire de M. Paris ; soit de la passion, mort et résurrection de Jésus-Christ ; soit de différents supplices accompagnés dans quelques-unes de visions qui ont rapport à la situation, aux maux de l'Église et à la gloire de M. Paris ; 3° les discours que les convulsionnaires font dans une espèce d'extase sur différents sujets de religion.

C'est dans la reproduction des actes de la passion du Sauveur qu'avaient lieu ces pendaisons, ces crucifixions, qui rappelaient le supplice du traître Judas, celui du Golgotha. « Beaucoup de convulsionnaires, dit un sceptique, récitaient des prières sur le ton de l'inspiration, et le dérèglement de leur imagination donnait souvent à cet acte de piété toute l'apparence d'un acte de

(1) Nous faisant une loi d'indiquer toujours les sources où nous puisons et les écrivains que nous mettons à contribution, nous dirons que l'un des auteurs dont nous nous sommes principalement servis dans cet article est M. de Mirville, qui, dans son premier volume de *Pneumatologie*, s'est beaucoup étendu sur les convulsionnaires, apportant dans le débat, selon son habitude, des preuves qui font autorité. Nous profitons de l'occasion de cette note pour apprendre à nos lecteurs que l'*Histoire des convulsionnaires de Saint-Médard* vient d'être traitée par M. Mathieu, notre collaborateur, dans un ouvrage spécial qui est sous presse, et où nous espérons retrouver l'esprit judicieux et le langage clair qui distinguent cet écrivain.

dérision ou de scandale. » « Une convulsionnaire, dit un autre incrédule, récite le *De profundis* en français avec une piété affectueuse qui édifie, mais avant de le réciter elle veut qu'on lui mette la tête en bas, les pieds en haut et le corps en l'air..., ce qui représente, déclare-t-elle gravement, que tout est renversé dans l'Église. » (Calmeil, *Dictionnaire des sciences médicales*, article *Convulsions.*)

« On a dit avec raison, ajoute Calmeil, que ces théomanes se seraient fait ouvrir tout vivants, si l'idée qu'un pareil martyre pût être agréable à l'Être suprême se fût par hasard offerte à leur imagination. Ce ne fut pas sans quelque surprise néanmoins qu'on les vit, dans le principe, courir par différents motifs après les plus effrayantes tortures corporelles. Se serait-on résigné à croire jamais, si la population tout entière de Paris ne l'eût affirmé, que plus de cinq cents personnes du sexe aient poussé la rage du fanatisme, ou la perversion de la sensibilité, au point de s'exposer à l'ardeur du feu, de se faire presser la tête contre des planches, de se faire administrer sur l'abdomen, sur les reins, sur l'épigastre, sur toutes les parties du corps, des coups de bûche, des coups de pied, des coups de pierre, des coups de barre de fer? Les théomanes de Saint-Médard affrontaient pourtant ces épreuves.... tantôt pour démontrer que Dieu les rendait invulnérables.... tantôt pour prouver que des coups habituellement douloureux ne procuraient que de douces jouissances. »

Oui, c'était surtout pour montrer, contre tant de gens qui le niaient, qu'il y avait en eux une force qui les rendait invulnérables, que les convulsionnaires s'adonnaient à la pratique de tant de faits insolites. Les manifestations avaient d'abord commencé par de simples guérisons. Ce ne fut que quand on s'obstina à nier ces guérisons, à vouloir leur ôter tout caractère merveilleux, qu'un autre merveilleux plus tangible et plus indéniable surgit. Malgré les machinations adroites des jésuites qui avaient pour but de faire attribuer tant de faits extraordinaires

à de la jonglerie, malgré leurs libelles à ce sujet, leurs dénégations effrontées, les faits demeurèrent debout. Il y en eut qui firent rire, il est vrai, par leur nature, car en France on rit de tout; mais les rires n'ôtèrent rien à leur réalité, et c'est cette réalité qui est le côté grave des convulsions. Il y a donc des phénomènes en dehors des lois connues de la science, et qu'elle n'a pas encore pu expliquer avec ses théories. Quand la science voudra dépouiller l'Esprit qui l'a si longtemps égarée, elle en aura la clef. Mais pour cela, au lieu d'être obstinément matérialiste, il lui faudra reprendre la grande tradition spiritualiste des anciens et lui donner le couronnement qu'attendent nos temps de lumière. Mais poursuivons notre historique des convulsions.

Nous avons dit que des idées éminemment religieuses présidaient aux actes des convulsionnaires, même à ceux qui étaient les plus insolites. Il faut lire à ce sujet les nombreux ouvrages qui ont été publiés sur cette célèbre affaire. Nous avons parlé des figurantes qui reproduisaient les différentes scènes de la passion de Jésus-Christ, de la vie du diacre Paris. Il y eut aussi les *abstinentes*. Celles-ci ne prenaient de nourriture qu'après le coucher du soleil. Si on leur en présentait auparavant, leur bouche se retirait d'horreur en se fermant jusqu'aux oreilles. Quand l'heure était venue, elles mangeaient avec avidité; puis, aussitôt que la nature était satisfaite, leur bouche se retirait de nouveau. Elles voulaient par là retracer l'image des jeûnes des premiers chrétiens.

Ensuite venaient les *visionnaires* ou *apocalyptiques*. Elles avaient des songes sans sommeil; elles peignaient dans un langage exalté les maux que l'Église souffre et ceux qu'elle souffrira, les consolations que Dieu lui réserve. Elles disaient voir les anges s'entretenir entre eux, quelquefois avec Dieu ou les Esprits, plus souvent avec le bienheureux diacre. « Quel bonheur de le voir comme s'il était vivant, disaient-elles; de converser avec lui! » Leur âme en éprouvait de saints transports!

Un des convulsionnaires les plus notables qui furent poussés à des actes de piété et d'ascétisme a été le secrétaire des commandements de Louis XV, M. Fontaine. Ce personnage, dit le *Dictionnaire des sciences médicales*, très-opposé jusque-là, comme toute la cour, à la cause des *appelants* (jansénistes), étant à Paris, au commencement de 1733, dans une maison où on l'avait invité à dîner avec une grande compagnie, se sentit tout à coup forcé, par une *puissance invisible*, à tourner sur un pied avec une vitesse prodigieuse, sans pouvoir se retenir, ce qui dura plus d'une heure sans un seul moment de relâche. Dès le premier instant de cette convulsion si singulière, un *instinct* qui venait d'en haut lui fit demander qu'on lui donnât au plus vite un livre de piété. Celui qu'on lui présenta fut un tome des *Réflexions morales*, du père Quesnel (docteur janséniste), et quoique Fontaine ne cessât *pas de tourner avec une rapidité éblouissante*, il lut tout haut dans ce livre tant que dura sa convulsion (1). Cette convulsion lui revint chaque jour, pendant plus de six mois. A la suite de ces terribles épreuves, Fontaine, dont le moral fut fortement secoué, se livra à toutes sortes d'austérités. On le vit, ajoute le *Dictionnaire des sciences médicales*, demeurer dix-huit jours sans manger, puis pendant quarante jours, pendant lesquels il ne se permit que de boire.

Telles furent les phases diverses qu'offrirent les fameuses convulsions. Tous les faits qui les concernent ont été, disons-nous, minutieusement relatés et attestés par une foule d'auteurs et de personnages recommandables de l'époque, qui, venus en indifférents ou en ennemis pour les combattre, n'ont pu s'empêcher d'en porter témoignage.

Ils ont été relatés et attestés entre autres par un docteur en

(1) M. de Mirville, à ce propos, fait observer que la plus belle pirouette à l'Opéra ne dure pas une demi-minute, et que Fontaine, d'ailleurs, était bien loin de s'amuser à de pareils exercices, dans le cas où ils seraient naturellement possibles, attendu que les secrétaires de la cour cèdent rarement à la tentation de perdre place et crédit.

Sorbonne, l'abbé Débonnaire, auteur de l'*Examen critique, physique et théologique des convulsions.* Cet abbé a vu, dit-il, s'accomplir sous ses yeux toutes ces merveilles; il attendait même l'effet de certaines prédictions, toutefois sans y croire (*sic*). Il y eut ensuite les ecclésiastiques de Lan et dom Lataste qui, peu portés à ratifier les miracles du jansénisme, n'en ont pas moins certifié une foule de faits curieux qu'ils avaient constatés, *de visu*. « Des personnes jeunes et sans coiffure, dit de Lan, se heurtent avec violence la tête contre les murs, même contre le marbre; elles se font tirer les quatre membres par des hommes très-forts et quelquefois écarteler, donner des coups qui pourraient abattre les plus robustes, et en si grand nombre qu'on en est effrayé, car je connais une personne qui en a compté 4,000 dans une séance. C'est avec le poing ou le plat de la main, sur le dos et sur le ventre, qu'on les leur donne. On emploie en quelque occasion de gros bâtons et des bûches; on leur frappe les reins et les os des jambes pour les redresser, etc. » (1) « On sait, dit dom Lataste, que plusieurs convulsionnaires ont eu pendant des mois entiers des convulsions qui exigeaient 30,000 à 40,000 coups de bûche sur le corps. Les coups violents que l'on continue encore à donner avec une bûche à un convulsionnaire noué, loin de l'épuiser depuis huit à dix mois qu'il les exige, le soulagent au contraire (2). »

A ces faits en voici d'autres qu'il faut ajouter et que nous extrayons du *Journal historique des convulsions :*

Une convulsionnaire, sœur Scolastique, imagina un genre de *secours* tout nouveau auquel son nom resta attaché. Ayant souvent vu des paveurs manœuvrer cette lourde masse de bois ferré avec laquelle ils enfoncent les pavés, et à laquelle ils donnent le nom de *demoiselle*, elle s'était imaginé de se transformer elle-même en cette sorte de demoiselle. Elle se faisait lier

(1) De Lan, *Dissertat. théol. sur les convulsions.*
(2) Dom Lataste, *Lettres théol.*

les jupes au-dessous du genou, puis de forts hommes, la renversant la tête par en bas, se mettaient à battre avec cette tête le carreau un grand nombre de fois.

Mais il n'y eut pas seulement des ecclésiastiques hostiles ou prévenus qui portèrent témoignage. Il y eut, comme on le verra plus loin, des médecins, des savants, des hommes versés dans les sciences physiques. C'est le témoignage de ces hommes qui depuis a porté les docteurs Calmeil et Montègre, collaborateurs du *Grand Dictionnaire des Sciences médicales*, à insérer une foule de faits relatifs aux convulsionnaires. Ces savants, il est vrai, n'expliquent ces faits ni comme les jansénistes, ni comme les catholiques molinistes, ni comme nous. Pour eux, ce sont des névropathies, des démonopathies, des histéries, des théomanies, etc. Mais du moins, s'ils diffèrent sur l'explication des faits, ils n'admettent pas moins leur existence. En attendant qu'ils nous expliquent clairement où sont les causes d'aussi étranges phénomènes, leur source créatrice, il sera peut-être bon de rapporter ici quelques-uns des faits qu'ils ont accueillis.

Parlant de l'exercice de la planche, genre de secours souvent usité par les convulsionnaires, le *Dictionnaire des Sciences médicales* dit : « La convulsionnaire se couchait à terre, mettait une énorme planche sur elle et faisait monter sur cette planche une vingtaine de personnes, équivalant au moins à un poids de *quatre milliers*. Elle trouvait encore que cela ne pesait pas assez.

« Quant au caillou de vingt-deux livres, on le déchargeait à tour de bras et cent fois de suite sur le sein de la convulsionnaire. A chaque coup toute la chambre était ébranlée, le plancher tremblait, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de frémir en entendant le bruit épouvantable que les coups faisaient sur le sein.

« Quelqu'un ayant fait le récit de ces effroyables secours à un grand physicien, celui-ci soutint que les faits ne pouvaient être vrais, parce qu'ils étaient physiquement impossibles... On lui

laissa faire ses démonstrations, et à la fin on lui dit : « Venez « voir ! » Il y court. Saisi d'étonnement, il demande que ce soit lui-même qui administre les secours. On lui met aussitôt dans les mains les instruments en fer les plus forts et les plus assommants. Il ne s'épargne pas ; il frappe avec la dernière violence. Il enfonce dans les chairs l'instrument de fer dont il est armé ; il le fait pénétrer jusqu'au fond des entrailles. Cependant la convulsionnaire rit de tous ces vains efforts. Tous les coups qu'il lui porte ne servent qu'à lui faire du bien, sans laisser la moindre impression, la moindre trace, le moindre vestige, non-seulement dans les chairs, mais même sur l'épiderme de la peau.

« La Salamandre (celle qui restait couchée au travers du brasier) se mettait encore en arc renversé, la tête et les pieds posant à terre, et les reins soutenus en l'air par un pieu des plus aigus. Puis, au moyen d'une poulie, on laissait tomber à plusieurs reprises sur son estomac, et du plafond de l'appartement, une pierre *pesant cinquante livres*, les reins portant toujours sur la pointe. La peau ni la chair n'ont jamais reçu la moindre atteinte (1).

« Une autre, du bourg de Méru, diocèse de Beauvais, assise à terre, le dos contre le mur, se fait donner dans le creux de l'estomac jusqu'à deux mille coups de pied de suite. Elle prend une broche à rôtir, la plus forte qu'elle peut trouver, en *place la pointe dans le creux de l'estomac* ou des fausses côtes ; elle la fait ensuite pousser contre elle par quatre, cinq ou six personnes, de toutes leurs forces, en sorte que ces broches plient souvent ou se faussent... De même à sa gorge, à son front... Enfin, depuis deux mois, elle se fait donner des coups d'épée par tout

(1) Parmi les nombreux témoins des faits extraordinaires qui se rattachent à cette convulsionnaire, et qui en ont certifié la réalité, il y eut, dit le *Grand Dictionnaire des sciences médicales*, un lord anglais et le frère de Voltaire, trésorier de la Cour des comptes. C'est surtout ce qui détermina ce dernier à entrer dans l'association des secouristes.

le corps; quoique sa peau plie sous les pointes, et qu'il y reste quelquefois une petite marque rouge, néanmoins *la chair n'en est jamais percée.* » (*Dictionnaire des Sciences médicales.*)

Ces derniers faits ont été consignés dans un procès-verbal signé de vingt et un témoins oculaires, parmi lesquels on remarque, dit M. de Mirville, des personnes de la plus haute distinction, tels que milord de Perth, maréchal de camp, M. le comte de Novion, des magistrats, des officiers du roi, des ecclésiastiques, etc., etc.

Un des hommes marquants de ce temps, le célèbre Caraccioli, mentionne les aveux suivants d'un luthérien de ses amis. Il avait été conduit dans une maison de *secouristes*. Il y avait déployé toutes ses forces pour pouvoir faire entrer son épée dans tous les endroits d'un corps vivant sans avoir jamais pu en venir à bout. Il ajoutait que La Condamine et Toussaint, personnages qui ne sont pas gens à croire au hasard, avaient tout examiné avec la plus sérieuse attention, et qu'ils étaient demeurés convaincus du surnaturel, même au point d'en être effrayés. Ils virent tous clouer la main d'une femme, et le clou qui passait au travers; et aussitôt la plaie toute couverte de sang se referma et ne parut qu'une simple cicatrice de trois mois. « Mais qu'ai-je besoin de ce témoignage? ajoute Caraccioli. Je connais plus de mille personnes dignes de toute croyance qui m'ont assuré le même fait avec circonstances si extraordinaires, qu'en me les rappelant je m'imagine quelquefois rêver. »

Mais il est temps de terminer cette longue énumération de faits et de témoignages, et de conclure. Voici donc nos conclusions.

Z.-J. Piérart.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CORRESPONDANCE.

Esprits lutins, faisant le bien, le mal, s'exerçant à des actes de malice, faisant pleuvoir des pierres dans des appartements, les portes et les fenêtres étant fermées; faisant entendre des voix, des sifflets, des grincements de violon, etc.

Les faits que renferment les lettres qu'on va lire sont pour la plupart d'une nature insolite, scabreuse, si on les considère au point de vue de la grandeur des manifestations de l'ordre spirituel. Si nous étions de l'école de ceux qui prétendent n'avoir, eux et leurs adhérents, affaire qu'aux Esprits supérieurs, nous les aurions passés sous silence. Mais nous sommes d'une école qui ne cherche que la vérité et qui croit que, dans les graves débats que nous soulevons, tous les faits véritables, quels qu'ils soient, doivent être apportés. Nous ne connaissons rien de plus coupable que ces réticences calculées, ces altérations de faits, de dictées médianimiques auxquelles se livrent certains écrivains, et cela parce que les faits et les dictées ne sont pas entièrement conformes aux conclusions de tel et tel enseignement, à la séduction dont on voudrait environner une doctrine, par crainte aussi, dit-on, d'effaroucher les Esprits. Avec une semblable manière de voir, il n'y a pas de vérité possible. Nous avons souvent protesté contre des procédés qui n'aboutiraient à rien moins qu'à jeter sur des questions depuis si longtemps et toujours travesties, obscurcies, des ombres, des mensonges nouveaux. (Voir notamment notre 9e livraison de l'année 1859.) La science et la lumière ne peuvent s'établir qu'à l'aide de tous les genres de faits. Aider à les faire minutieusement connaître dans leur intégrité est notre devoir. Il nous restera après à les juger, à les interpréter, fût-ce même contrairement à nos convictions premières; mais tout d'abord ils doivent être racontés dans toute leur réalité, avec leur caractère plus ou moins étrange ou édifiant. C'est là une tâche à laquelle nous n'avons cessé de nous conformer, et à laquelle nous allons satisfaire encore en reproduisant les lettres qui suivent :

Angers, 19 septembre 1863.

Cher Monsieur Piérart,

Notre médium guérisseur, M. Charles de Tr..., dont je vous a plusieurs fois entretenu, a encore obtenu des guérisons remarquables; mais ses facultés s'affaiblissent. Son Esprit docteur lui a déjà fait quelques mauvais tours mêlés à des manifestations curieuses. Cet Esprit, qui a procuré à M. de Tr... le bonheur de guérir miraculeusement des centaines d'affligés, lui fait souvent payer cette faveur par des convulsions effrayantes, qui semblent devoir le lancer au bout de sa chambre ou au plancher. Dans ces cas, de courte durée, sa figure crispée n'est pas reconnaissable, mais il n'en éprouve aucune douleur. C'est un menu plaisir que se procure son docteur, pour se payer, probablement, de ses consultations. Dira-t-on que ce médium est soumis à une possession? Moi, je me contenterai de penser qu'il a affaire à un farceur, un de ces Esprits qu'on a appelés lutins, et qui, tout thaumaturges qu'ils paraissent, sont loin d'être du premier ordre dans la hiérarchie spirituelle.

Un ancien ministre d'une nation éloignée, ne pouvant pas marcher depuis vingt ans, est venu tout exprès ici pour se faire guérir. L'Esprit a dit au médium qu'il suffirait qu'il le touchât aux pieds, ce qu'il a fait chez moi. Cet étranger repartit le lendemain 16 août. Est-il guéri? Je ne sais; mais ce dont je suis certain, c'est que, de son hôtel à la rivière, à une grande distance, il était allé presque immédiatement faire des explorations.

Le docteur aérien, qui avoue lui-même n'être pas un Esprit supérieur, a voulu prouver que le pouvoir qu'il avait de faire des miracles ne se bornait pas à guérir, mais qu'il savait aussi donner la maladie à qui se portait bien, puisqu'il m'a donné, *subito*, un frisson de cheval avec froid glacial pendant six minutes. Il a prouvé aussi qu'il peut lire dans les poches comme beaucoup de somnambules et de médiums. Une jeune fille que j'ai dû renvoyer de chez moi a été rencontrée dernièrement par mes domestiques à la porte de M. de Tr..; elle était allée le consulter. Il lui dit: « Votre conduite n'est pas régulère. — Comment cela, Monsieur? — Vous avez des intelligences cachées avec un jeune homme. — Non, Monsieur. » — L'Esprit dit au médium de prendre du papier, et lui fait une dictée. M. de Tr... lit cette dictée a la jeune fille, qui ne put nier que c'était le contenu de sa *lettre* et se sauva confuse.

Cela m'a rappelé qu'un Esprit a écrit également un jour le

double d'un papier que j'avais dans ma poche, sans que j'en eusse le souvenir.

Dans une maison de spiritualistes où l'on fait des ornements d'autels et de vierges, un collier en perles de verre avait disparu et on le chercha partout en vain. Soupçonnant qu'un Esprit avait pu le cacher, on fit un appel, et il fut dit d'en haut que ce collier serait trouvé dans l'un des trois placards de la chambre qu'il désigna, et sur la *première* planche. On débarrassa *tout* sans rien trouver, et, quelqu'un étant venu, on ne put pas en savoir davantage. Quelques jours après on eut besoin d'une pelote de laine, qui était dans le placard et sur la planche indiquée, et l'on trouva le collier au *fond de cette pelote*.

Ceci me rappelle les ciseaux d'une dame, qu'un Esprit avait cachés dans sa paillasse. (Voir le 4e vol. 1860 de la *Revue spiritualiste.*)

C'est dans cette même maison qu'un Esprit se présenta un jour sous le nom de Socrate, et donna, pendant plus d'un an, comme je vous l'ai rapporté en mars 1858, des leçons de grec tous les jours au plus jeune des fils de M. G..., ce dont j'ai eu des preuves. Or M. G..., voulant s'assurer s'il avait véritablement affaire à Socrate, lui demanda le nom de *sa femme*. Un nom lui fut donné. Il alla le lendemain le vérifier à la Bibliothèque, et il reconnut qu'il n'avait pas été trompé.

L'Esprit docteur de M. de Tr... lui dit, d'une jeune fille qui était allée le consulter, que sa mère, très-malade, serait morte dans quinze jours; qu'elle avait un jeune frère qui la suivrait de près, et une petite sœur qui mourrait dans six semaines; que son père, mauvais sujet, la mettrait à la porte, mais qu'il ne tarderait pas à venir lui demander un gîte. Et bien! tout cela est arrivé suivant la communication faite au médium.

Que dirait donc encore ici le docteur Brière de Boismont, qui a sué sang et eau pour nous prouver dans 700 pages de grosses erreurs que les prétendues manifestations des Esprits ne sont dues qu'à des hallucinations, choisissant comme d'habitude à l'appui de sa thèse ce qu'il y a de plus aisé à combattre? Des lecteurs aussi peu familiarisés que lui avec les matières qui font le sujet de son livre en concluent que les Spiritualistes sont des fous. Voilà comment on parvient à égarer l'opinion publique. Mais quelles sont les conclusions de ces infaillibles? Elles sont toujours ainsi formulées: Il est *probable*...; on peut *supposer*...; je *présume*... etc. Tout affirmatifs qu'ils paraissent, ils ne sont pas plus sûrs dans leurs théories que ceux qui attribuent les communications et les manifestations des Esprits à l'influence des

toiles, du soleil, de la lune, des nébuleuses, des pantacles, des iagrammes, des grimoires et des saintes clavicules.

Veuillez agréer, mon cher Monsieur, l'assurance de mon entier évouement.

SALGUES.

J'oubliais de vous parler d'autres faits que je tiens de personnes honorables et dans la bonne foi et le jugement desquelles 'ai parfaitement confiance.

M. le baron C. de G. me disait dernièrement : « Un conseiller l'une de nos Cours royales, d'abord très-incrédule en spiritualisme, puis convaincu, était chez moi avec un sceptique de Bordeaux. Celui-ci, pour acquérir une preuve de la possibilité d'action des invisibles, essaya cette proposition en *javanais :* étendant sur la table ses deux mains *ouvertes*, il dit à l'Esprit : « Si vous m'êtes *sympathique*, touchez moi dans la main droite; ou dans la *gauche*, si vous m'êtes *antipathique.* » L'Esprit enleva très-haut la main du conseiller, et frappa comme un hercule en colère dans la main *gauche* de l'incrédule, qui jeta un cri de *douleur*, et le conseiller n'en éprouva *aucune.*

Notre médium de Latour-B... n'est pas toujours heureux avec les Esprits, qui sont parfois espiègles, parfois *méchants* et *beaucoup.* Il me disait, il y a deux jours, que souvent à la chasse, ayant le doigt sur la gachette pour faire feu, son *bras* était *chaque fois tiré en arrière*, et qu'il n'avait d'autre chance que de voir le gibier se sauver et lui voir prendre son essor. En d'autres temps, lorsque son chien semblait se mettre en arrêt, il paraissait saisi d'une terreur panique et allait précipitamment se cacher à plat ventre entre ses jambes, ce qu'il n'avait jamais fait autrefois. Cependant, une fois, le même Esprit familier lui indiqua un champ clos de baies, comme ils sont tous ici, et le lieu où était un beau lièvre. M. de Tr... l'y trouva en effet et le tua.

Mais les Esprits ne sont pas toujours de bonne humeur, ou ne sont pas toujours les mêmes. Récemment, une femme se présente chez ce médium, lui demandant la guérison de l'épilepsie dont elle était affligée depuis *cinq* ans, ayant une *vingtaine* d'accès en vingt-quatre heures *tous* les jours, et il en eut le témoignage de plusieurs personnes et même la preuve par un accès incontestable qui se passa *en sa présence chez lui.* La malade éprouvait des douleurs atroces dans les pieds, dans les genoux, dans les hanches et dans les épaules. L'Esprit guérisseur dit à M. de Tr... qu'il devait seulement la *toucher* pour faire disparaître tous ses maux. Il est de notoriété publique que, de ce moment, cette femme n'a plus eu d'accès pendant

près d'un mois. Attaquée de nouveau pendant trois ou quatre jours, elle s'est représentée chez ce médium, qui l'a encore touchée, et depuis ce moment elle n'a rien ressenti. Cette femme a cité un homme très-méchant qui, mécontent d'elle il y a cinq ans, lui dit : « De ce moment tu te souviendras de moi. » Peu après son départ, elle éprouva son premier accès d'épilepsie. Cet homme est mort depuis, mais cette femme dit l'avoir vu souvent la nuit en songe ou en vision sous une apparence effroyable, lui faisant entendre un bruit *vocal très rauque*, effrayant. C'est à sa dernière visite que cet *Esprit bandit* jugea à propos d'ajouter les douleurs aux accès d'épilepsie. Or, depuis le moment où M. de Tr... délivra cette femme de ses maux, il a ressenti les même douleurs pendant huit jours, mais de la manière la plus cruelle, et accompagnées de convulsions effrayantes et de crispations indicibles, à ce point que l'Esprit faisait *broyer*, *réduire* presque en *particules* les objets *casuels* qu'il pouvait avoir dans les mains. Ce médium, assez fréquemment obsédé chez *lui*, comme je l'ai vu chez moi, à en éprouver de la terreur si je n'y avais pas été habitué, m'a dit que cet Esprit l'avait tellement mis hors de lui, pendant ces huit jours de tourmente, qu'il avait par moments l'apparence d'un hydrophobe.

Enfin une femme, parmi les nombreuses personnes qui font tous les jours la queue à la porte de M. de Tr..., était sortie de la maison emportant une chaise. Mme de Tr... s'opposa à cet enlèvement, qui eût été répété sans mesure. Alors cette femme, de très-mauvaise mine, lui dit : « *A partir de demain matin vous vous souviendrez de moi.* » En effet, le lendemain, vers six heures, commença pour cette dame un premier accès de *convulsions* qui se produisit *quatre* fois dans la journée et autant de fois pendant *quatre* jours. Alors ce médium fit, me dit-il, une conjuration et une prière spéciale à Dieu, pour détourner le maléfice, et de ce moment Mme de Tr... n'a plus rien ressenti de fâcheux.

Qu'un sceptique lise ces détails, il dira que ces faits insolites résultent d'une imagination frappée. Peut-être que le chien de M. de Tr... avait aussi l'*imagination* frappée, une *hallucination*. C'est peut-être dans son *imagination* que ce Monsieur de Bordeaux a reçu une *vigoureuse tape* dans la main gauche, répondant d'une manière *sensible* et *très-sensible* à une question faite dans une langue que ne connaissait pas le conseiller.

Mais assez pour aujourd'hui, et sur ce, je vous prie, mon cher Monsieur, de me croire tout à vous. SALGUES.

P. S. — M. de Tr... va aller demeurer en Bretagne. Qu'on

sache bien, pour qu'il ne me tombe pas encore une avalanche e lettres de malades. Je suis heureux de rendre service, mais état de mes yeux ne me permet pas d'écrire tant de lettres.

—

A côté de la lettre de M. Salgues, nous ne pouvons mieux ire que d'insérer l'article suivant, que la plupart des journaux nt reproduit.

Le *Courrier de Dax* a reçu de son collaborateur, M. le doceur Hiard, médecin à Mugron, le récit suivant :

Vers le mois d'octobre 1862, une jeune bergère âgée de louze ans ramenait, au soleil couchant, son troupeau avec une grande précipitation et un air tout effaré, lorsqu'elle rencontre on père, auquel elle raconte qu'elle avait laissé au bord du ruisseau voisin une vieille déguenillée qui, depuis cinq jours, suivait tous ses pas, la priant de lui ôter ses poux et de lui donner du pain, ce en quoi elle n'avait pu lui être agréable. « Rentrons à la maison, lui dit le père ; elle ne viendra pas t'y chercher. »

Tous les deux avaient à peine rejoint au logis les autres membres de la famille, que de petites pierres commencèrent à pleuvoir dans les appartements, quoique portes et fenêtres fussent exactement fermées. Bientôt une voix mystérieuse sort des murs, des lits, des armoires, appelant chacun par son nom et répondant aux différentes questions qu'on lui adresse. On ne tarde pas d'entendre des battements de mains, des sifflets faibles ou assourdissants ; parfois la voix fredonne ou imite les grincements d'un violon campagnard. On fouille et refouille dans tous les recoins de l'habitation, on explore les alentours : rien ne fait découvrir la source du tapage, qui continue jusqu'après minuit.

Ce n'est pas tout : malgré les bougies bénites, malgré le concours de curieux, malgré les voisins qui viennent alternativement coucher à Beyrac pour rassurer nos colons, qui, tout effrayés, ne peuvent plus goûter de sommeil, toujours, dès l'entrée de la nuit jusqu'au matin, cela pendant trente-cinq jours consécutifs, cette singulière scène se renouvelle. Depuis, ce n'est qu'à des intervalles plus ou moins longs que les mêmes phénomènes se répètent pendant quatre mois, pour disparaître tout à fait.

Pendant ce temps, plus de cent témoins, et peut-être deux cents, ont été à même de pouvoir affirmer que nous n'exagérons rien. Le maire de Goutz, entre autres, à quatre reprises différentes, est entré en colloque avec la voix mystérieuse, dont

il a été quelquefois impuissant à réprimer certaines paroles obscènes.

Que dire de tout cela ? Que nous avons été plusieurs fois à même d'interroger partie de ceux qui ont vu et entendu, et que de l'identité de leurs réponses on peut conclure que ce que nous venons de raconter est bien réel. Beaucoup, par ce seul motif qu'ils n'ont ni vu ni entendu, ne sachant pas que mille faits négatifs ne peuvent détruire un seul fait positif, de sourire de pitié et de crier à l'absurde!... D'autres nous parleront de ventriloquie ; mais il n'existe pas dans Goutz un seul être assez intelligent pour être ventriloque. Puis, un ventriloque n'est pas invisible ; puis, des battement de mains, des sifflets, des pierres qui pleuvent dans les appartements fermés, ne sont pas non plus des faits de ventriloquie. Il en est de même de la rencontre qu'a faite la jeune fille d'une vieille inconnue qui semble avoir ouvert cette scène de désordre.

Lorsque ces faits nous furent connus, nous priâmes un de nos amis d'écrire au docteur Hiard et au maire de Goutz afin d'en avoir la confirmation. Voici la réponse du docteur :

Monsieur,

Malade depuis plus de deux ans, et ne pouvant écrire qu'avec beaucoup de difficulté, je me sers de la main de mon neveu Gaston Lataste pour répondre à vos désirs.

Le récit que j'ai fait dans le *Courrier de Dax* des phénomènes qui se sont passés à Beyrac, ma métairie, située dans la commune de Goutz, n'est que trop vrai. Ces phénomènes m'ont été attestés par mon domestique et un voisin que j'ai envoyés sur les lieux, par plusieurs de mes métayers, par une infinité d'autres voisins, qui tous ont été témoins oculaires et auriculaires. En un mot, ces phénomènes ont trouvé peu d'incrédules. Le maire de Goutz, accompagné de témoins, après s'en être assuré, en a cherché inutilement la cause. Loin donc d'avoir rien exagéré, je n'ai même pas tout rapporté.

Ainsi, quatre témoins qui n'ont aucun intérêt à me tromper m'ont assuré avoir vu à plusieurs reprises les pailles sortir toutes seules de dessous un lit, et se placer au milieu de l'appartement comme conduites par une main invisible. Je vous dirai même que le matin de Noël cette scène de désordre se produisit en plein jour, à huit heures du matin ; qu'un jour, au retour d'une lessive, des laveuses étrangères étant à dîner, à six heures du soir, avec plusieurs hommes, à ma métairie de Beyrac, la voix mystérieuse s'installa au milieu de la table, demandant du pain,

vin, de la morue; qu'une autre fois cette scène de désordre transporta dans une maison voisine pour revenir le lendemain on point de départ. M. Claveri, maire de Goutz, m'a affirmé -même avoir été plusieurs fois témoin de la plupart de ces ts, d'avoir causé avec la voix, ainsi que les témoins qu'il avait ienés avec lui.

J'aurais bien d'autres choses à raconter, mais ceci me paraît ffisant.

Encore un mot cependant : je ne serais pas étonné qu'on tendît encore à Beyrac quelque rare sifflet, que l'on ne vît ielque pierre tomber; mais, soit par honte, soit par crainte du ocureur impérial, qui a fait des menaces, je crois que mon étayer l'avouerait difficilement, quoiqu'il me l'ait secrètement nfié il y a environ deux mois, n'y attachant du reste, *lui*, i'une médiocre importance, vu que le désordre est peu stable peu marqué.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

Votre dévoué serviteur,

T. Hiard,

D. M. P.

ugron (Landes), 19 novembre 1863.

Voilà des faits attestés par un homme qui, par état, est porté bien se rendre compte et juger, et qui cite plusieurs témoignanes à l'appui du sien. Il appartient à une corporation d'hommes 'habitude peu crédules et souvent matérialistes. Nous n'avons ucune raison pour rejeter des attestations faites dans des conitions aussi rationnelles qu'elles sont désintéressées. Quant à eux que le caractère incroyable des manifestations de Beyrac iourrait trouver incrédules, nous dirons que ces manifestations nt eu et ont souvent leurs semblables en une foule d'endroits. ls n'ont qu'à lire mille faits insérés dans cette *Revue*, avec outes leurs preuves, leurs témoignages, notamment ceux qui igurent dans nos livraisons 5, t. I; 13, t. II; 2, 3, 10, t. IV, etc., etc. Après la lecture de ces faits, il ne leur sera d'aucune difficulté d'admettre ceux qui se sont passés dans le département des Landes.

Z.-J. P.

M. RENAN ET SES PRINCIPAUX CRITIQUES.

APERÇUS SUR LA VIE DE JÉSUS AUXQUELS M. RENAN N'A PAS SONGÉ ET QUI VONT AMENER CONTRE NOUS LA COALITION DES DÉVOTS ET DES MATÉRIALISTES.

(2e article.)

Jésus mourut à l'âge de passé cinquante ans.

Jean d'Espagne, confesseur de la foi en Angleterre, après avoir constaté les opinions diverses qu'eurent les saints pères sur l'époque de la naissance de Jésus-Christ, avouait qu'il n'y avait pas la moindre certitude à ce sujet (1). Le fait est si vrai que les Arméniens, quoique toujours demeurés dans le giron de l'orthodoxie catholique, n'ont pas voulu prendre pour point de départ de leur ère celui qui fut adopté en Europe au VIIIe siècle et en Asie au Xe. Chez beaucoup de nations chrétiennes de l'Orient même, le jour de la naissance de Jésus a été fixé, conformément à la tradition, dans le mois de janvier, contrairement aux occidentaux, chez qui les premiers missionnaires chrétiens, trouvant au solstice d'hiver la grande fête astronomique du retour du soleil, du *New-heyl* (Noël), c'est-à-dire du *nouveau salut*, crurent bien faire d'établir à cette date la commémoration de la naissance du Sauveur (2).

La naissance de Jésus-Christ est fixée par l'évangéliste Matthieu sous Hérode le Grand, à Bethléem. Hérode veut faire mourir le nouveau-né, Joseph et Marie s'enfuient en Égypte avec le Sauveur, y demeurent jusqu'à la mort de ce roi, que les chronologistes et l'*Art de vérifier les dates* fixent à l'an IV de l'ère vulgaire. Un ange apporte à Joseph la nouvelle de la mort d'Hérode et l'ordre de retourner en Judée, car Archélaüs avait remplacé Hérode à Jérusalem. Joseph, après son retour en Judée, fixe sa demeure avec Marie et l'enfant Jésus à Nazareth (3).

Ces détails sur la nativité de Jésus sont formellement détruits par le troisième évangile, qui dit :

« Or, il arriva en ces jours-là qu'un édit fut publié de la part

(1) Quad. Istor. del. Arm. *Venezia*, 1829.

(2) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la *Revue spiritualiste* en 1862, Xe livraison. Voyez aussi dans la IVe livraison de 1863 ce que nous disons du système que les missionnaires chrétiens ont eu de conserver les fêtes, coutumes et symboles religieux de l'antiquité, pour les accommoder à leurs croyances après leur avoir donné des significations et des noms nouveaux.

(3) Matthieu, II, 19 à 25.

de César Auguste, portant que tout le monde fût enregistré, et cette première inscription fut faite lorsque Cyrénius avait le gouvernement de la Syrie. Ainsi tous allèrent pour être mis par écrit chacun dans sa ville et Joseph monta aussi avec Marie (1). »

Il a été constaté par des auteurs qui font autorité, y compris es écrivains catholiques, que Cyrénius n'arriva en Syrie que an VI de l'ère vulgaire et deux ans après la mort d'Hérode le irand (2).

« Et il arriva, comme ils étaient là, que son terme pour accoucher fut accompli, et elle mit au monde *son fils premier né*, etc. (3). »

D'où il faut conclure que Jésus serait né à deux époques disnctes : sous Hérode le Grand, au dire de Mathieu, et l'autre rs de l'enregistrement qui, selon Luc, eut lieu sous Cyrénius, quel ne vint en Judée que deux ans après la mort d'Hérode.

Le dénombrement de Cyrénius n'eut point la cause que lui asgne le troisième évangile. On sait qu'il fut rendu pour faire le levé exact des biens d'Archélaüs, qui avait dilapidé le trésor npérial (4), c'est-à-dire l'argent que la Judée payait aux Romins. Aussi s'étonne-t-on que les pères qui ont élaboré les ogmes chrétiens et déclaré canonique l'œuvre de Luc ne se ient pas arrêtés devant ces contradictions et ces erreurs. Les atres évangélistes, plus circonspects, n'ont point parlé de l'époue de la naissance du Sauveur.

Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, abordant tte grande question, dit :

« On ne convient pas de l'année précise où Jésus vint au monde, et on convient que sa vraie naissance devance de quelques années notre ère vulgaire. Sans disputer davantage sur l'année de la naissance de Notre-Seigneur, il suffit que nous sachions qu'elle est arrivée l'an 4000 du monde. »

Desvignoles, dans sa *Chronologie de l'histoire sainte et des istoires profanes*, imprimée à Berlin en 1791, nomme deux nts systèmes de savants sur la chronologie de l'histoire sainte, us différents, que les églises chrétiennes, faute de documents, ont jamais réfutés, et dont deux des moins conformes placent la ativité du Sauveur l'un à l'an 3883 de la création selon Moïse,

(1) Luc, II, 1 à 5.
(2) Voyez, dans l'*Art de vérifier les dates*, la chronologie des gouverurs de la Syrie et des préfets ou procureurs de la Judée.
(3) Luc, II, 6, 7.
(4) Voyez Flavius Josèphe, *Hist. des Juifs*.

et l'autre à 6984 de la même création. Différence, 3101 ans.

Le savant historien Tillemont, en parlant de la *ruine des Juifs* rapporte qu'au IVe siècle on publia un livre intitulé : *Les Actes de la passion de Jésus-Christ*, et qu'en tête de la relation de ces actes se trouvait :

Te. Tibère.
Tib. August. IV, et Drusus Cæsar II, Cons.

On a supputé d'après cette inscription que la passion de Jésus aurait eu lieu à une date qui, si l'on maintient l'ère chrétienne telle qu'elle a été fixée, serait la vingt-et-unième année de cette ère (1).

Tillemont, il est vrai, regarde la relation comme étant d'origine païenne; mais, si on l'admet, on aura pour époque de la mort de Jésus-Christ les dates suivantes : 21 ans selon le document cité par Tillemont, 40 ans environ selon Bossuet, 33 ans selon saint Matthieu, 39 ans selon saint Luc.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de ces contradictions, c'est de s'en référer à des textes plus précis des évangiles et qui ne se contredisent pas; c'est d'écouter les pères les plus près de la tradition : c'est ce que nous avons fait. Ecoutons à ce sujet saint Irénée, qui fut le disciple de saint Polycarpe, l'ami de saint Jean l'évangéliste, et qui laissa des ouvrages où se montrent une grande érudition et beaucoup de compétence dans les questions d'histoire et de discipline ecclésiastique. Voici ce qu'il dit dans son *Traité contre les hérétiques* :

« Quoique l'Ecriture soit la règle invariable de notre foi, néanmoins elle ne renferme pas tout. Comme elle est obscure en plusieurs endroits, il est nécessaire de recourir à la tradition... »

C'est en s'appuyant sur la tradition que plus loin il écrit les pages suivantes, dont nos lecteurs apprécieront toute la valeur :

Z.-J. Piérart.

(1) Voyez Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. 1, p. 84, 743.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

La 12e livraison de la *Revue spiritualiste* paraîtra dans les derniers jours de décembre. — Nous avons déjà commencé à recevoir les réabonnements à l'année 1864.

Z. J. PIÉRART, *Propriétaire Gérant.*

Paris.— Imprimerie Jouaust et fils, rue Saint-Honoré, 338.

perçu de quelques-unes des matières qui paraîtront dans les prochaines livraisons de la *Revue spiritualiste*.

Articles de fonds, Controverses ou Déclarations de principes. — Aux eptiques savants qui se déclarent parfaitement édifiés sur le peu de fondement du spiriualisme, sans l'avoir examiné, ni étudié. — Les phénomènes spiritualistes, les manifesions *médianimiques* sont des faits aussi anciens que le monde; ces faits ont constitué le prinpal domaine de toutes les religions, le fonds commun de la plupart des philosophies ancien:s. — Aveuglement incompréhensible de ceux qui en nient la réalité. — De l'existence des ›ns et des mauvais Esprits. L'élévation des pensées, le détachement de la matière, la ›blesse du caractère, la générosité du cœur, la pratique de toutes les vertus, sont les ›nditions indispensables pour être en rapport avec les premiers. Du peu de fondement des ›mmunications émanées des seconds. — La question à l'heure qu'il est n'est pas de tirer :s Esprits des révélations, des enseignements qui, au point où en est la science spiritua›ste, ne sauraient pas toujours avoir des garanties de certitude; mais ce qu'il importe plus, c'est de démontrer théoriquement et pratiquement que l'âme est immortelle et u'elle peut, après sa séparation du corps, se manifester à nos sens. — Les communications *·dianimiques*, donnant des préceptes de la plus pure morale, toutes sortes d'avis salutaires, ıérissant des malades, doivent-elles être attribuées à l'Esprit du mal? — Satan a-t-il ımais existé, ou n'est-il qu'une importation des doctrines mazdéennes dans les religions ·l'Occident? — Doit-on condamner ceux qui entrent en commerce avec les Esprits, qui s provoquent à se manifester? Les manifestations *médianimiques*, au lieu d'être chose ɛrnicieuse, ne sont-elles pas au contraire de nature à réveiller le sentiment religieux, à ıire affirmer avec plus de force les vérités les plus consolantes de la religion? — Des rocès de sorciers au moyen âge! Anathème à ceux qui, pendant si longtemps, en étouffant ıns la flamme des bûchers la plus consolante et la plus féconde des vérités, l'ont empêchée éclore!

Études et Théories. — Analyses particulières d'ouvrages. — Essai de sychologie au point de vue de l'immortalité de l'âme. — La science en présence du spiriıalisme. — Initiation aux différents modes et aux diverses natures de manifestations piritualistes. — Traces du spiritualisme dans l'histoire et examen sous ce point de vue u livre chinois. *Des récompenses et des peines*, des *Vedas*, du *Zend-Avesta* (notamment des vres désignés sous les noms de *Vespered* et de *Boun-Dehesch*), de la *Bible*, de la *Misna*, u *Talmud* et de la *Kabale*, des *livres hermétiques*, des poésies d'Hésiode, d'Homère, de *Edda*, ainsi que des croyances des peuples sauvages, etc. — Examen, au point de vue pirituaiiste, du brahmanisme, du mazdéisme, des doctrines religieuses des Chaldéens et es prêtres égyptiens, des Pélasges et des Étrusques, du judaïsme, du polythéisme, du ruidisme, du bouddhisme, du néo-platonisme, du mithriacisme, du manichéisme, du gnoıcisme, du quiétisme et d'une foule d'autres sectes religieuses. — Filiation des doctrines piritualistes à travers les âges; leur existence dans les mystères d'Isis et de Sérapis, dans eux de Cybèle, de Samothrace et d'Éleusis, chez les francs-maçons, les templiers, les ifférentes sectes d'illuminés, etc. — Le spiritualisme constituant le fond des divers proédés de la magie. — Recherches sur les doctrines émises par Celse et sur la réfutation u'en a faite Origène. — Examen des auteurs anciens qui ont écrit sur les spectres, les isions, les apparitions, les évocations, la divination, les songes, etc. — Ouvrages les plus élèbres du moyen âge et de la renaissance traitant des mêmes matières. — Auteurs spiriıalistes des temps modernes, analyse de leurs œuvres. — Des procès de sorciers. — Coup 'œil sur les possessions et histoire de quelques-unes des plus remarquables qui aient eu ıeu en divers pays.

Biographies. — M. Home, sa biographie, réflexions et réfutation à son sujet. — ›ythagore, Apollonius de Thyanes, Sosipâtre, sainte Perpétue, saint Cyprien, Merlin. — ›ainte Hildegarde, sainte Mechtilde, sainte Brigitte, sainte Gertrude, sainte Catherine de ›ienne, saint Pierre d'Alcantara, sainte Alma, saint Bernard, Agnès de Bohême, saint ›ominique, saint Copertino, Marie d'Agreda, saint Bernardin, le bienheureux Gilles, la ›ame Diaz, Christine l'admirable, sœur Adélaïde d'Aldelhausen, Espérance Brenegolla, ›ainte Colette, Dalmas de Girone, Bernard de Courléon, le frère Maffel, Jeanne Rodriguez, ›ominique de Jésus-Marie, Théodesca de Pise. — Élisabeth de Falkenstein, Oringa, ›enturin de Bergame, Damien Vicari, le carme Franc, le dominicain Robert, Savonarole, Cardan, Nicole Aubry, Jeanne Fery, Brandano, Brocard, Marie des Valées, Antoinette Bourignon, Marie Alacoque, Elisabeth de Ramphaing, sainte Thérèse, madame Guyon, Cagliostro, Swedenborg, Jacob Bœhm, saint Martin, la voyante de Prevurts, Marie de Mærl, Davis, Willis, etc., etc.

PUBLICATIONS MAGNÉTIQUES OU SPIRITUALISTES

QU'ON TROUVE AU BUREAU DE LA *Revue spiritualiste*

Paris, impr. de Jouaust père et fils, 338, rue Saint Honoré.